

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre XIII

Par contre, ma candidature avait fait un très fâcheux effet dans les journaux de l'opposition qui me couvraient d'injures, de même que les autres candidats de mon parti, et trouvaient des échos dans la presse de Buenos Aires. Le journal catholique de la ville, par contre, me pardonnait, mais attaquait mes futurs collègues avec une singulière violence, bien qu'ils ne fussent ni pires, ni meilleurs, que moi. Comme Correa, dont les inutiles velléités de me laisser de côté s'étaient évanouies dès que la volonté présidentielle avait été connue, me souriait comme à l'élu de son coeur et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour m'aider, les attaques s'accrurent, les journaux déclarèrent qu'il était le plus intéressé à mon triomphe et que je devais me considérer comme son fils ... spirituel, ajoutant que c'était la plus grande vexation que l'on eût fait subir à la province. Cela ne pouvait guère m'importuner étant donné que mon siège au Congrès m'était assuré ; je

résolus cependant de ne pas laisser passer sans châtement toutes ces impertinences et, prenant ma meilleure plume et la trempant dans la bile et le venin, je commençai ces célèbres **Biographies Contemporaines** dont la série forme une galerie de portraits satiriques des surhommes de l'opposition de ma province.

Tous leurs ridicules, leurs défauts moraux et physiques, et même les détails plus ou moins pittoresques et scabreux de leur vie privée s'y rencontraient. J'eus pour cela deux excellents collaborateurs dans don Claudio Zapata et Madame Gertrude, qui connaissaient la vie et les faits divers de toute la province depuis trois générations. En plus de la généalogie minutieuse de chaque famille, ils connaissaient tous les scandales vrais ou calomnieux, présents, passés et même futurs de chacun de nos compatriotes de marque.

- *Que peut-on dire d'Untel, madame Gertrude ?*

- *Que c'est un mulâtre. Le grand-père était un nègre libre des Bermudes, qui entra comme sacristain à San-Francisco. Les bons Pères*

*enseignèrent à lire et à écrire
aux enfants qui devinrent
commerçants ; ils tinrent une
«pulpería » et gagnèrent un peu
d'argent. Je me souvins, qu'étant
enfant, en passant devant le père
du personnage d'aujourd'hui, on lui
chantait pour le faire enrager :*

*La Habana se v'a perder
La culpa tiene el dinero :
Los negros quieren ser blancos,
Los mulatos caballeros ! ¹*

Elle avait une haine invétérée et mortelle contre les nègres et les mulâtres, comparable seulement à celle qu'elle avait pour les «*carcamanes* », c'est-à-dire les Italiens du peuple, ou les «*gringos* », c'est-à-dire les étrangers en général, et les Catalans, quoiqu'ils fussent de nobles fils de la péninsule ibérique, patrie de ses ancêtres. Mais chacune de ces collectivités avait un couplet plus ou moins drôle, par exemple :

*A la orilla de un barranco
Dos negros cantando están
Dios mío ! quien fuera blanco ...*

Aunque fuese catalán !²

Aux « *carcamanes* », « *bachichas* », « *mangioa polenta* », rares alors dans la province, elle n'épargnait pas les brocards. Le Docteur Orlandi lui-même, malgré sa haute position officielle et pécuniaire, n'échappait pas à ses épigrammes. Don Claudio faisait chorus et complétait parfois ses souvenirs et ses observations avec la même malveillance, soulignant un détail ou en signalant d'autres inconnus à sa chère moitié ou qu'elle oubliait.

- *Rappelle-toi que lorsque naquit Chose, quelques mois auparavant don Justo s'était arrêté dans la maison. Et Chose est le vivant portrait de don Justo, alors qu'il ne ressemble en rien au père.*

Tout le monde y passait. Ils complétaient admirablement ma police officielle et, grâce à eux, je pouvais écrire des articles mordants. Mais, instruit par mon affaire avec Viniesca qu'il était inutile de renouveler, j'avais soin d'indiquer, clairement, sans équivoque, ma victime, mais sans la signaler d'une façon catégorique.

Comme il est facile de le comprendre, ce sport journalistique était pour moi une distraction incomparable qui m'absorbait de longues heures. Le reste de mon temps était très occupé car l'agitation politique avec ses assemblées de comités, ses déjeuners champêtres, ses manifestations dans les rues, ses meetings dans les théâtres et les frontons de pelote, sa série interminable de fêtes et de réunions dans laquelle j'eus à prononcer presque autant de discours qu'un candidat yankee à la présidence, était commencée. Mais avec l'arsenal de lieux communs que je m'étais constitué, je m'en tirais très bien, mêlant les saints principes de politique, le système républicain de gouvernement, l'unité et l'intégrité nationales, le parti dirigeant par excellence, l'hydre toujours menaçante de l'anarchie, la représentation véritable des provinces, le Président de la République, la garantie de paix, de prospérité et de progrès, la vile canaille de l'opposition, la meute de chiens rageurs de sa presse, la bave venimeuse de la calomnie, les hauts intérêts de l'État que je défendrais jusqu'au sacrifice, l'ère des institutions ... et mille autres phrases plus ou moins dénuées

de pensée, que le public écoutait bouche bée, m'applaudissant à tout rompre, parce qu'il était venu m'entendre avec cette intention ou avec cette consigne.

Mais le tollé que fit la presse locale et buenosairienne au sujet de ma présence immorale et tyrannique à la tête de la police, alors, que j'étais candidat, fut si général que Correa fut sur le point de céder et de me retirer mon meilleur appui mais, une fois de plus, les circonstances m'aidèrent.

Des rumeurs de révolution commençaient à nouveau à courir. Sur notre terre, il a toujours couru des rumeurs de révolution, surtout alors, et depuis un temps immémorial, et la presse européenne glosait sur nos convulsions internes et les comparait à autant de tableaux d'une opérette passée de mode. Les dernières, cependant, avaient réalisé l'unité nationale, mettant à l'unisson tous les gouvernements de province qui appartenaient exclusivement à notre parti. Mais l'opposition, délogée de ses derniers retranchements, voulait prendre sa revanche et s'armait pour lutter sur le terrain de la force, déclarant que celui de la légalité lui était fermé. Ma province ne fit pas exception. Mais les oppositions, lorsqu'elles ne sont pas

extrêmement puissantes, sont très malheureuses dans notre pays et jamais elles ne sont extrêmement puissantes, si ce n'est dans des circonstances spéciales et toujours transitoires. La majorité, en réalité, préfère être le marteau que l'enclume.

Je ne tardai donc pas à apprendre les préparatifs qui se faisaient contre le Gouvernement local. Les chefs des deux gares urbaines de chemins de fer, qui avaient aussi la direction du reste de leurs lignes, dans la province, se permettaient d'être de l'opposition avec plus ou moins de franchise. Le troisième se déclarait situationniste, parce qu'il n'était pas, comme les autres, venu de Buenos Aires ou de Santa-Fé. Il accourut un jour à mon bureau, très inquiet, pour me révéler que plusieurs caisses d'armes avaient été introduites sur sa ligne, quoique sa fidélité au Gouvernement fût notoire ainsi que sa vigilance continuelle.

- *Et ils ont osé se servir de ma compagnie – ajouta-t-il –; je suis sûr qu'ils se servent beaucoup plus des autres et qu'en ce moment il y a déjà des centaines de fusils dans la province.*
- *Merci du renseignement, Sanchez. Je m'en doutais déjà. Mais n'ayez crainte,*

il n'arrivera rien ... Cherchez seulement à savoir qui a reçu les armes, mais sans inquiéter personne et faites-le moi savoir. Le reste me regarde.

Le lendemain, je convoquai les deux chefs de gare de l'opposition à mon bureau et à la même heure. Quand ils furent en ma présence, je m'écriai en agitant des papiers comme si c'étaient les documents révélateurs de leurs manoeuvres :

- Je sais tout ce qui se passe ! ... Mais, à partir d'aujourd'hui, je suis disposé à ne plus faire celui qui ne vois pas et à poursuivre la moindre malveillance, la moindre trahison. En conséquence, dès maintenant, vous me rendrez compte de toutes les armes qui s'introduisent dans la province par vos lignes et le nom de leurs destinataires ... Je suis las de faire faire ces recherches par mon personnel et il est de votre devoir de faciliter la tâche du Gouvernement. Si vous ne le faites pas et s'il y a en ville un nombre d'armes plus grand que celui que je connais, je vous rends responsables de tout ce qui

arrivera et de ses conséquences. Cela s'applique également aux villages par lesquels passent vos lignes.

Ils avaient essayé plusieurs fois de m'interrompre, protestant de leur innocence et alléguant leur ignorance, mais je ne le permis pas. Enfin, quand ils recommencèrent leurs protestations, je les fis taire, affirmant :

- *Je serai toujours au courant de ce qui se fait par mes propres sources, mais vous devez m'informer avec exactitude si vous ne voulez pas avoir d'ennuis ... D'autre part, n'ayez aucune crainte, vos renseignements resteront complètement secrets ...*
- *Cela doit venir des rapportages, des calomnies de Sanchez – insista l'un d'eux, Smithson –, lui seul a intérêt à nous porter préjudice.*
- *Quelle sorte d'intérêt peut avoir à cela Sanchez qui, d'autre part, ne m'a pas dit un mot ? ...*
- *Quelle sorte d'intérêt ? – sursauta l'autre, appelé Peacan –. Flatter le Gouvernement, pour que l'on ne fasse pas la lumière sur les vols du dépôt de marchandises de sa*

station centrale !

- *Bah ! J'ai cette affaire en main et les recherches se poursuivent avec assiduité. Le coupable sera découvert et plus tôt que vous ne le croyez.*

Et regardant Peacan avec un sourire railleur, comme si j'insinuais involontairement que Smithson était le délateur, j'ajoutai :

- *Allez, allez ! ne rêvez pas à qui m'a renseigné.*

En le quittant je lui insinuai à voix basse :

- *Me croyez-vous assez simple d'esprit pour n'avoir pas appelé Sanchez si c'était lui qui m'avait renseigné ? Que me coûtait-il de le faire venir également pour détourner les soupçons ?*

Quant à Smithson que je retins quelques minutes de plus, je lui suggérai également que c'était Peacan l'indiscret, et j'attendis le résultat de ma combinaison. N'importe qui aurait parlé à chacun d'eux en particulier pour essayer de flatter sa vanité et aurait échoué inévitablement mais, en leur parlant ensemble, en suscitant leurs soupçons réciproques, je devais

obtenir le résultat que j'attendais. Et, en effet, quelques jours plus tard, Smithson m'annonça que deux caisses de *remingtons* venaient d'arriver, consignées à un tenancier de troumadame des environs, homme de Zuñiga et Vinuesca, deux des chefs de l'opposition. Quant à Peacan, plus loyal ou moins craintif, il avait demandé que l'on ne continuât plus à envoyer des armes par sa ligne parce qu'il était démasqué.

Je fis suivre les caisses qui furent secrètement gardées pour qu'on ne les escamotât pas. Il n'était pas encore temps « *de les découvrir* ». Une troisième caisse arriva chez un adversaire catholique, le Docteur Lasso ; je la laissai également. Enfin, Zuñiga commit la bêtise d'en recevoir deux à son propre domicile. C'était le moment d'agir. Je fis perquisitionner dans la maison de Zuñiga, saisir les fusils ainsi que ceux qui se trouvaient dans les fermes, chez le tenancier de troumadame, au pouvoir de quelques particuliers, et j'écrivis à Lasso un petit mot en lui disant que je connaissais son dépôt d'armes mais que comme je ne voulais pas lui porter préjudice, ayant tous les deux « *les mêmes*

convictions religieuses », il me les envoyât secrètement le plus tôt possible.

Correa resta sidéré en apprenant la nouvelle car, si les rumeurs étaient arrivées à ses oreilles, il ne leur avait jamais attribué d'importance, me voyant hausser les épaules quand il m'interrogeait à ce sujet. Et, me rendant honneur comme il ne l'avait jamais fait, il vint me voir à la police.

- *Ah, jeune homme ! – s'écria-t-il – Quand je disais que vous êtes un tigre ! ... Ce qu'il faut maintenant, c'est faire un procès à tous ces maudits révoltés !*
- *Ne précipitez rien ! Réfléchissez bien à ce que vous allez faire, don Casiano – lui dis-je –. Le peuple est trop énervé pour que nous recommencions des « persécutions ». Il vaudrait mieux commencer une longue investigation sans emprisonner personne pour le moment. Il sera toujours temps de le faire au cours de l'instruction s'ils veulent insister. Et maintenant, permettez-moi de vous présenter ma démission ...*
- *Comment, ta démission ? As-tu perdu l'esprit ? Pour rien au monde je ne te laisserai démissionner en ce*

moment. Il ne manquait plus que cela !

- *Si, Gouverneur. Ainsi les apparences seront sauvegardées. Et vous accepterez ma démission, mais en copiant ce brouillon.*

Et je lui présentai une minute ainsi conçue :

« Considérant : 1° que l'honorable chef de la police de la province, don Maurice Gomez Herrera, a des raisons puissantes pour renoncer au poste qu'il occupe avec une si grande habileté et un si grand patriotisme ; 2° que les circonstances anormales que traverse la province, théâtre d'une agitation subversive, rendent indispensables ses services,

Le Gouverneur de la province d'accord avec les Ministres, DECRETE
ARTICLE 1^{er} .— Il accepte la démission irrévocable de don Maurice Gomez Herrera ;
ART. 2.— Charge le même don Maurice Gomez Herrera de remplir les fonctions de chef de police de la Province tant que dureront les circonstances anormales présentes. »

- *Vous, signerez ? – demandai-je.*

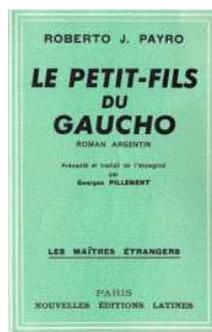
- *Evidemment !*

Vive la République ! Comme si j'allais laisser mon élection se faire sans la diriger personnellement !

1. La Havane se perd — la faute en est à l'argent —; les nègres veulent être blancs, — les mulâtres des gentilshommes.

2. Sur le bord d'une falaise — deux nègres sont en train de chanter : — Mon Dieu ! pouvoir être blanc ... — même s'il fallait être Catalan !

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>